

Études littéraires africaines

Wole Soyinka et la ville : une analyse de *The Interpreters*

Djiman Kasimi



Numéro 22, 2006

Wole Soyinka

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041246ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041246ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kasimi, D. (2006). Wole Soyinka et la ville : une analyse de *The Interpreters*. *Études littéraires africaines*, (22), 23–27. <https://doi.org/10.7202/1041246ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Le seul résultat de la lecture poétique qui puisse compter est qu'elle ouvre des voies vers de nouveaux eldorados et offre des moyens forts et innovants pour et interpréter et aborder le monde. De toute évidence, ce poème y réussit. *Telephone Conversation* et ses conséquences probablement inattendues initièrent une renaissance de l'enseignement et de l'étude de la littérature en milieu post-colonial. Cela eut des implications immenses. De nouvelles portes s'ouvrirent, certaines vers l'intérieur, d'autres vers l'extérieur d'où nous vinrent des lumières apportées par ces cultures si différentes.

■ Rebecca MATHEWS
Université du Connecticut

WOLE SOYINKA ET LA VILLE : UNE ANALYSE DE *THE INTERPRETERS*

The Interpreters de Wole Soyinka¹ nous renseigne sur les tribulations de la nation nigériane à l'ère des indépendances. La ville, fille de la copulation entre l'Europe et l'Afrique à travers la colonisation, permet de se rendre compte des avanies qui affectent le microcosme africain. Symbole tangible de la modernité occidentale, la ville se laisse saisir comme un espace prométhéen qui permet à la gent féminine de bousculer des pratiques qui ont fini par se fossiliser. Elle est également un milieu pathogène qui décompose nos vies individuelles et collectives. Se trouve problématisée ici la question de la gestion de la modernité citadine. La bonne préhension de la question urbaine nous impose de faire référence au contexte social et historique, cadre qui nous permet de mieux situer son émergence.

Ville et libération

La ville est la sphère dans laquelle la gent féminine brise les chaînes qui la maintenaient dans une situation de non-être. Sagoe, qui demande à Dehinwa de le conduire, semble lui céder un passage de témoin que la femme s'empresse de prendre : "I only asked you to drive me to the beach" (p. 32). Dans une société où elle vivait jusque-là dans l'ombre de l'homme, la femme au volant affirme sa volonté de diriger elle-même sa vie. Dehinwa bouscule le stéréotype de la femme africaine soumise qui vit sous le joug de l'homme.

L'exercice d'un emploi rémunéré offre à la citadine des possibilités de libération. La femme, dorénavant, s'assume pleinement, sans rien attendre de l'homme. Dehinwa affirme son indépendance à Sagoe lors-

¹ *The Interpreters*. London : Heinemann, 1965.

qu'elle soutient qu'elle ne se fait pas entretenir en tant que femme : "I am not kept" (p. 61). Elle a compris que la véritable indépendance se décline comme la faculté qu'a le sujet de se prendre en charge. C'est pourquoi l'indépendance des nations africaines, condamnées encore à tendre la sébile, est présentée comme nominale. Par le travail rémunéré, la citadine s'affranchit de nombreuses sujétions. Son indépendance économique est le gage de la libération de la femme selon Flora Nwapa¹.

Cette liberté de la femme est prégnante à telle enseigne qu'elle ne supporte plus la moindre ingérence dans la gestion de sa vie affective. Dehinwa, dont la mère s'inquiète au point de s'immiscer dans le choix de son amant, marque son refus sans équivoque : "who I move with is my own business" (p. 37). Pour qui est coutumier des traditions africaines, ce propos est un acte de défiance qui dit la volonté de la citadine de s'assumer pleinement en qualité de femme libre. Nouvelle existentialiste qui désacralise la tradition, Dehinwa flétrit les conventions séculaires pour affirmer sa liberté. Dans la société traditionnelle africaine, marquée du sceau du patriarcat, ce propos de Dehinwa est celui d'une femme atypique qui a pris le parti de célébrer la liberté de ton que la ville lui confère. Par ses outrances langagières qui s'analysent comme un véritable séisme culturel, Dehinwa nous rappelle l'héroïne éponyme Jagua Nana². Le monorème "shut up" (p. 62) qu'elle prononce à l'endroit de Sagoe est un sacrilège que ne peut prononcer la femme traditionnelle, imbue des valeurs normatives : "A good woman does not have a brain or a mouth"³. La citadine ne se reconnaît plus dans ce qui l'étouffait au point de faire d'elle un vulgaire objet à la merci de l'homme. Soyinka se fait le porte-voix de la libération de la femme dans le milieu de la ville. Mais cette caractéristique ne saurait nous faire oublier les déperditions que le monde urbain induit.

Ville et crise

Le milieu urbain semble être le terreau qui favorise l'aliénation culturelle. L'inénarrable Oguazor, véritable adepte du vernis culturel, est un modèle du genre, lui qui se prend à grasseyer la langue de Shakespeare au point d'en déformer les règles phonologiques : "Oh do *cem* and *jein* us. We were just discerning *wen* of your students" (p. 250) (nous soulignons). La situation ne manque pas d'être affligeante et désespérante à l'examen de la catégorie sociale à laquelle il appartient. Le Professeur Oguazor revendique bel et bien sa place dans l'élite sociale. La sagesse doxologique soutient que le poisson pourrit par la tête. Le Prophète de l'Islam enseigne que

¹ Flora Nwapa citée par Frank (Katherine), "Women without Men : The Feminist Novel in Africa", *African Literature Today* (London : Heinemann), n°15, 1980, p. 21.

² Ekwensi (Cyprian), *Jagua Nana*. London : Hutchinson, 1961.

³ Aidoo (Ama Ata), *Anowa*. London : Heinemann, 1978, p. 21.

les membres de l'élite intellectuelle et politique constituent les baromètres de l'état d'une société¹. Lorsque l'élite est souillée, le devenir du corps social ne se présente pas sous les meilleurs auspices. Que peut-on attendre du genou lorsque la tête vit une crise aiguë ?

L'aliénation n'est pas que linguistique, elle est aussi vestimentaire. L'élite intellectuelle se disqualifie, encore une fois, référence faite au Professeur Faseyi, radiologiste se son état, qui éprouve la fascination du modèle étranger au point de demander à sa compagne de porter des gants sous le soleil tropical de Lagos : "you might as well put on your gloves now" (p. 39). Ayo Faseyi, dans sa volonté de convaincre, n'est pas du tout avare en arguments, au nom de ce qu'il présente comme des "convenances sociales" (p. 40-41). En quoi le port de gants, attitude qui fait sens en Europe, se justifie-t-il sous les tropiques, si ce n'est pour sacrifier à un mimétisme béat du modèle occidental ? L'entreprise coloniale, au sens où l'entend Pierre Guillaume², à savoir la volonté de transformation d'un peuple par un autre, a été manifestement couronnée de succès. La critique de Soyinka est sans compromission. Dans un texte, il pourfend cette inféodation aux modèles de pensée européenne à travers une "European intellection"³ qui conduit l'Africain à considérer l'Europe et les valeurs qui sont les siennes comme l'épicentre du monde.

Au nombre des valeurs qui s'évaporent dans la ville, il faut inclure le sentiment solidaire qui fonde la vie communautaire africaine. Pour Soyinka, le quartier résidentiel d'Ikoyi, espace résidentiel dans la ville de Lagos, est une nécropole insipide qui abrite l'élite locale. Vivre sans se parler, sans communiquer avec son entourage, c'est mener une vie de mort, indigne de la culture africaine. L'expression oxymorique "black oyinbos" (p. 111) révèle l'éminente contradiction de ceux qui ont choisi de succomber aux sirènes aliénantes des valeurs occidentales. Elle est aussi une critique outrageante contre ceux qui ont pris le pari de la dépersonnalisation en épousant le faire de l'homme blanc.

La ville est par ailleurs le lieu où la moralité n'est pas la chose la mieux partagée. Cette absence de moralité est rendue ici par l'iconogramme de l'excrément qui peut être lu comme le signe de ce crépuscule moral qui ronge le milieu urbain. Sagoe, véritable séismographe de la société de par sa fonction de journaliste, nous renseigne sur la putréfaction éthique du pays : "Next to death... shit is the most vernacular atmosphere of our beloved country" (p. 108). La fascination scatologique de Sagoe est le symétrique de la décomposition morale du corps social. Il ne peut en être

¹ Abdalati (Hammudah), *Islam in Focus*. Princeton : Islamic Teaching Center, 1985, p. 67.

² Guillaume (Pierre), *Le Monde colonial : XIX^e-XX^e siècle*. Paris : Armand Colin, 1994, p. 56.

³ Soyinka cité par Nasidi (Yabubu), *Beyond the Experience of Limits*. Ibadan : Caltop Publ. Ltd, 2001, p. 47.

autrement dans un univers où tout se pare des couleurs de la valeur d'échange au détriment de la valeur intrinsèque. L'icéogramme de l'excrément vient nous rappeler que la ville de Lagos est dépourvue de valeurs authentiques au sens où l'entend Lucien Goldmann¹. L'épisode du recrutement du journaliste Sagoe par le journal *Independent Viewpoint* le prouve avec force détails. Face à la pathologie qui enveloppe le monde urbain, quelle est notre planche de salut ? La réponse à cette interrogation est contenue dans le projet esthétique soyinkien.

Le projet esthétique

Soyinka est un pédagogue qui est mû par le désir d'enseigner sa culture. Son ouvrage se donne comme un cours sur la culture *yoruba*, sa culture d'origine. Les proverbes qui traversent le récit, les nombreux termes et expressions empruntés à la langue *yoruba*, sans oublier sa référence à Ogun, divinité *yoruba*, sont à comprendre dans ce sens.

La mère de Dehinwa, qui réproouve la morale débridée de sa fille, la menace en des termes on ne peut plus clairs : "If I found a man in your house at any awkward hour I will let him know that my family bears the name of Komolola" (p. 38). Le terme *Komolola*, qui peut se traduire par "enseigner le sens de l'honneur à un enfant", métaphorise l'ambition de Soyinka et son projet esthétique. Il s'agit non pas de fuir la ville et de se terrer dans un passéisme sclérosant, mais en revanche de vivre dans le milieu urbain en s'ouvrant aux traditions, comme le suggère l'alliage, dans cette phrase, de l'anglais et du *yoruba*. Le culturalisme qu'il prône se déprend de ce romantisme qui invite à croire que le passé africain doit continuer à être l'objet d'une vénération fétichiste. C'est au nom de cette exigence qu'il se raille des apologues de l'authenticité africaine et autres simplismes négritudiens².

Dans la mythologie *yoruba*, la boisson de la divinité Ogun est le vin de palme qui est particulièrement apprécié par Monica Faseyi, au risque de provoquer les foudres de son époux : "I have not drank at all until I came here and tasted palm wine. Now I don't drink anything else" (p. 47). L'expatriée Monica Faseyi, qui tombe ainsi sous le charme du vin de palme, marque son adhésion au culte d'Ogun et nous enseigne qu'aucune culture ne peut vivre désormais en autarcie. Le vin de palme sort du cadre étriqué de l'univers *yoruba* pour devenir une boisson universelle³. À travers son adhésion au vin de palme, Monica Faseyi établit une passerelle culturelle entre sa culture d'origine et celle de son époux. La culture africaine recèle des vertus bienfaitrices qui aident à atténuer les effets per-

¹ Goldmann (Lucien), *Pour une sociologie du roman*. Paris : Gallimard, 1964, p. 48.

² Ricard (Alain), *Wole Soyinka ou l'ambition démocratique*. Paris : Silex, 1988, p. 57.

³ Jones (Eldred), *The Writing of Wole Soyinka*. London : Heinemann, 1983, p. 6.

vers de la vie citadine. Soyinka est un prêtre du dialogue des cultures, qui repose sur la conviction que l'échange peut être un ferment de richesse.

L'usage des formules de sagesse empruntées à l'oralité indique que la tradition est nécessaire. La vénalité de Winsala le conduit à se présenter à Sagoe comme le détenteur véritable du pouvoir de décision au sein du journal *Independent Viewpoint* : "When a cub yields right of way to an antelope, first look and see if Father Leopard himself is not a few trees behind" (p. 85). À travers le proverbe, il y a lieu de comprendre que la vie en ville peut être mieux supportée en faisant référence à la tradition, comme pour suggérer que le présent doit s'instruire du passé afin de préparer l'avenir.

À travers *The Interpreters*, Wole Soyinka nous donne à voir que la ville est un univers ambivalent. Elle est l'espace qui contribue à la libération de la femme citadine. En revanche, le monde citadin nous aliène des valeurs africaines qui fondaient jusqu'à présent notre identité. Il importe pourtant de comprendre qu'il est la voie qui s'impose à nous de manière irréversible. Pour cela, il nous faut dorénavant vivre au confluent des valeurs africaines et de celles de la modernité occidentale. Soyinka prône l'ouverture à l'altérité sans renier les éléments vivifiants de la tradition africaine. C'est le sens de son projet esthétique.

■ Djiman KASIMI

Djiman Kasimi est Docteur (3^e cycle) en lettres anglaises. Spécialiste en littérature africaine d'expression anglaise, il enseigne au Département d'anglais à l'Université de Cocody (Abidjan). Il prépare actuellement un Doctorat d'État sur la ville dans le roman africain anglophone.